

Le Samedi

VOL. VI.—NO. 14

MONTREAL, 8 SEPTEMBRE 1894

\$2.50 PAR ANNEE.
LE NUMERO 5 CTS.

SUR LA PLAGE



UN OBSERVATEUR.

Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, HUMORISTIQUE
SCIENTIFIQUE ET SOCIALE.

ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE.

REDACTEUR: LIONEL DANSEREAU

ABONNEMENT

Un An, \$2.50. — Six Mois, \$1.25

(STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE)

Prix du Numéro, 5 Centimes.

S'adresser pour les informations, les abonnements et
les annonces à MM. POIRIER, BESSETTE & DANSEREAU,
Éditeurs-Propriétaires,No 516 RUE CRAIG,
MONTRÉAL.

MONTRÉAL, 8 SEPTEMBRE 1894

Je comprends disait un philosophe que l'océan
soit toujours en fureur. Il est si souvent traversé.Quand vous voudrez traiter quelqu'un de men-
teur, par précaution, dites le lui donc par le télé-
phone !Un bébé peut user une paire de souliers neufs
en vingt-quatre heures et la patience d'un vieux
garçon en 7 minutes."Tu n'aurais pas pu rester dix minutes de plus
dans l'eau sans prendre de rhumatisme," disait le
requin consolateur au matelot qu'il avalait.Il n'y a que les Irlandais pour avoir le mot
juste. "J'ai épousé une ingrante, disait-il ; lorsque
je l'ai prise elle avait à peine deux guenilles à se
mettre sur le dos et maintenant elle nage dedans."John, l'anglais, vient d'épouser une française
du nom de Jeanne. Quand on parle de dame
Jeanne, il se met à rire en disant qu'ils étaient
fait l'un pour l'autre, parce que sa meilleure moi-
tié est une parfaite demi John.Comment ! Vous ne savez pas ce que c'est que
la balance du commerce ? Vous venez à la ville
chargé d'avoine. Vous en repartez chargé de
whisky. Au fond, vous retournez avec autant
d'avoine que vous en aviez amenée, et générale-
ment vous vous sentez plus riche en revenant
qu'en allant.

PAS TROP LONGTEMPS

(En se séparant). — Me jures tu que tu seras
fidèle à nos amours pendant mon absence ?
— Oui ! Mais ne sois pas trop longtemps !

ENTRE SEMBLABLES

La femme (à son mari). — Monsieur, vous êtes
une brute.Le mari. — Mais alors ça serait si facile de vivre
en bonne intelligence.

CLOTURE DE LA SAISON

A été obligée de louer les services d'un petit porteur
pour apporter le produit de sa chasse.

L'ART DE SE TIRER D'AFFAIRES

Le bourgeois rencontre son domestique sur la
voie publique à onze heures du soir.— Comment, Baptiste ! dans le chemin à cette
heure-ci ! Il doit être sucré le chrétien que tu vas
rencontrer en ce moment !

— C'est à votre rencontre que je vais, monsieur.

PETIT OUBLI

La maîtresse qui entre inopinément dans la
cuisine, trouve un pompier caché dans l'armoire.

— Comment, Brigitte, un homme ici ?

— Madame, il faut que ça soit l'autre cui-
sière qui l'a oublié là ?

TRISTE SORT

— Madame, ayez pitié d'un malheureux qui
s'est fait prendre entre deux chars et qui sort
pour la première fois depuis six mois.— Pauvre homme. Voici une piastre. Com-
ment est-ce arrivé ?Le mendiant (empochant l'argent). — Je m'y
croyais bien caché ; mais c'est la police qui m'a
trouvé là, et m'a fait donner six mois de prison.

LA DIFFÉRENCE

Le philosophe. — J'ai vécu soixante années dans ce
monde, et je n'ai jamais constaté de différence entre un
bon catholique et un bon protestant.Le curé. — Vous ne serez pas cinq minutes dans l'autre
avant de l'avoir trouvée, la différence.

LE GRAND PÈRE ET L'ENFANT GATÉE

Jeanne était au pain sec dans le cabinet noir
Pour un crime quelconque, et manquant au devoir,
J'allai voir la proscriète en pleine forfaiture,
Et lui glissai dans l'ombre un pot de confiture,
Contre aux lois. Tous ceux sur qui, dans ma cité,
Repose le salut de la société,
S'indignèrent, et Jeanne a dit d'une voix douce :
"Je ne toucherai plus mon nez avec mon pouce ;
Je ne me ferai plus griffer par le minet."
Mais on s'est récrié : "Cette enfant vous connaît ;
Elle sait à quel point vous êtes faible et lâche.
Elle vous voit toujours rire quand on se fâche.
L'as de gouvernement possible. A chaque instant
L'ordre est troublé par vous : le pouvoir se détend.
Plus de règle. L'enfant n'a plus rien qui l'arrête ;
Vous démolissez tout." Et j'ai baissé la tête,
Et j'ai dit : "Je n'ai rien à répondre à cela,
J'ai tort. Oui, c'est avec ces indulgences-là
Qu'on a toujours conduit les peuples à leur perte.
Qu'on me mette au pain sec." — "Vous le méritez, certes
On vous y mettra." Jeanne alors dans son coin noir,
M'a dit tout bas, levant ses yeux si beaux à voir,
Pleins de l'autorité des douces créatures :
"Eh bien ! moi, je t'irai porter des confitures."

RIEN DE PERDU

Dans un salon où l'on joue la roulette :
Un spectateur (au maître des jeux). — Vous ve-
nez de laisser tomber un cirq piastres.Le maître. — Ça ne fait rien : si quelqu'un le
ramasse, nous sommes sûr de le reprendre.

CAPRICE DE LION

Le vieil ivrogne (devant la cage au lion). —
Waow !

Immobilité du lion.

Le vieil ivrogne — Wow, Wow, Wow.

Le lion (rugissant). — Vaagow.

Le vieil ivrogne (trionphant). — Pourquoi ne
pas me répondre tout de suite, animal !

L'INGÉNOSITÉ DE L'INSTINCT

Le journal anglais *Nature* signale un cas cu-
rieux d'ingéniosité d'une araignée, observé à
Buenos-Ayres.L'araignée en question avait tendu sa toile
entre deux arbres distants d'environ neuf pieds
et, évidemment pour la lester, l'animal avait sus-
pendu à un fil une petite pierre de la grosseur
d'un pois, qui se balançait ainsi à un pied et demi
du sol, empêchant la toile d'être entraînée par le
vent.

UN BESOIN QUI SE FAIT SENTIR

Premier Swell. — Tiens, voilà Miller qui passe ;
c'est l'homme le plus riche de la ville. C'est mal-
heureux qu'il n'ait pas de fille.

Second Swell. — Pourquoi cela ?

Premier Swell. — Elle me ferait une si char-
mante et bonne femme !

DIPLOMATIE

La mère. — Pourquoi as-tu donné cette lettre à
ton mari ? Tu sais bien qu'il va oublier de la
mettre à la poste.La jeune femme. — C'est précisément pour cela.
Je suis obligée d'inviter cette madame Blanqui à
ma soirée ; mais je ne veux pas qu'elle vienne.

C'EST NATUREL

— Voilà un jeune homme qui a l'air d'en savoir
plus long que toi.

— La belle affaire ! Je suis son père.

LE DERNIER CHOC

Entre duses :

— Viens me voir aux funérailles de mon oncle !
J'ai inventé quelque chose de chic pour ce jour-
là. Je mets un crêpe à ma cigarette.— C'est épatant ! Cristi que je voudrais bien
qu'il meure quelqu'un dans ma famille !

LE NOBLE JEU DE QUILLES



I



II



III



IV

L'ALUMINIUM

L'aluminium est décidément un métal à la mode et presque chaque jour on lui découvre quelque nouvel emploi. Celui que signale le *Journal de Genève* n'est certes pas un des moins curieux.

Le préparateur du laboratoire de physique de l'Université de Genève, M. Charles Margot, vient de faire une curieuse découverte. Il a constaté qu'en frottant du verre avec une pointe d'aluminium on obtenait des traces très brillantes, métalliques, qu'aucun lavage, quelque énergique qu'il soit, ne parvient plus à faire disparaître. Cette propriété de l'aluminium d'adhérer ainsi étroitement au verre, et en général à toutes les substances à base de silice, se manifeste surtout lorsque la surface frottée est humectée ou simplement recouverte d'une légère buée de vapeur, comme celle qu'on dépose par exemple en respirant contre une vitre. Une autre condition, indispensable celle-ci, c'est la propreté parfaite du verre sur lequel on expérimente et de la pointe d'aluminium.

M. Margot a créé un petit outillage pour ses expériences. Il a établi une meule en aluminium, qui tourne très rapidement et avec laquelle il dessine, absolument comme les graveurs ordinaires, sur verre, tous les dessins imaginables. Ces dessins ont des reflets métalliques chatoyants, d'un vif éclat. Par le polissage, avec un outil en acier, on peut même leur donner l'apparence d'incrustations métalliques. L'adhérence est absolue.

Sans doute, en traitant le verre décoré de la sorte par l'acide chlorhydrique ou la potasse caustique, on fait disparaître l'aluminium, mais non le dessin. L'empreinte en subsiste nettement dans le verre comme si celui-ci avait été corrodé par le contact intime avec l'aluminium.



V

On sait que le magnésium, le cadmium et le zinc ont des propriétés analogues et qu'ils laissent sur le verre des traces apparentes. Mais aucun de ces métaux ne possède ces propriétés au même degré que l'aluminium, si ce n'est peut-être le magnésium. En revanche, outre que ce dernier métal s'oxyde facilement, les traces qu'il laisse

dans le verre sont très éphémères et, par conséquent, les applications pratiques de son emploi sont restreintes.

Pour l'aluminium, au contraire, les applications sont innombrables. Non seulement il peut remplacer la gravure sur verre, mais encore, avec un crayon d'aluminium, il sera facile désormais de distinguer immédiatement un diamant d'une imitation en strass. En effet, tandis que l'aluminium laisse une trace très apparente sur le strass et les cristaux, il est tout à fait inoffensif pour le diamant.

DE NEW-YORK A PARIS... A PIED

Un Ecosais, lord Dunmore, a conçu le plan d'un voyage de New-York à Paris, en profitant de la congélation du détroit de Behring.

L'auteur de ce projet est parti pour Montréal, où il s'abouchera avec la Compagnie de la pêche du thon, en vue de l'équipement d'une expédition.

Cette expédition ira d'abord à Alaska, traversera le détroit, puis continuera sa route vers l'Europe par la Sibérie. Elle sera dirigée par lord Dunmore lui-même.

CRAINTE CONTINUELLE

Un monsieur (qui va voir la même fille depuis trois ans, sans jamais faire la demande) — Il me semble, mademoiselle, que votre père n'aime pas à me voir entrer ici.

— Vous vous trompez, monsieur; il aime à vous voir arriver. C'est de vous voir partir qui le tracasse.



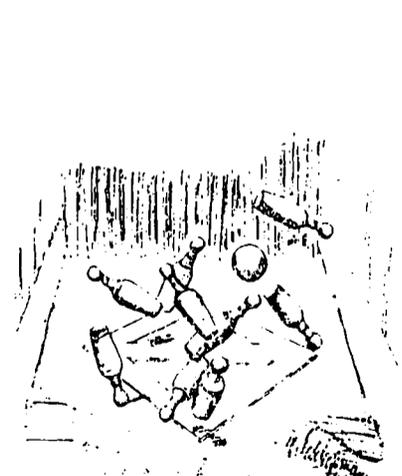
VI



VII



VIII



IX

UN CHAMPION A L'ŒUVRE.

A PEU PRÈS PARFAIT



Crève-le-faim. — Ma vocation, c'était d'être un grand financier.

Sambo. — Comment cela ?

Crève-le-faim. — Je vis frugalement ; je bois rarement du vin ; je ne dépense jamais d'argent pour les voitures et j'ai trouvé le moyen de faire durer un pantalon cinq années.

LA RÉCOLTE DU "SAMEDI"

(A travers les journaux Parisiens)

L'inoffensif Calino dîne chez des amis. Au dessert, il s'esquive pendant un orage affreux et ne reparait, tout trempé, qu'après une demi-heure d'absence.

On lui demande :

— D'où venez-vous, par ce déluge ?

— J'ai couru jusque chez moi prévenir ma femme que je ne rentrerais que lorsque la pluie aurait cessé.

Un de nos ministres recevait hier en son cabinet un vieux fonctionnaire installé dans une petite ville et l'accablait de compliments... faute de mieux.

— Vous comptez, lui dit-il, de forts bons et loyaux services, et je serais bien aise de vous donner de l'avancement ; par malheur, vous devriez pour cela changer de résidence, et en raison des longues habitudes que vous avez ici, j'imagine qu'il faudrait la croix et la bannière pour vous résoudre à vous déplacer.

— Oh ! Monsieur le ministre, répond le fonctionnaire en devenant pourpre, la croix suffirait !

Une bien amusante coquille dans le feuilleton dramatique de Francisque Sarcey :

— " Il s'enferme dans son sujet, comme un preux de Victor Hugo dans son armoire ! "

Armoire pour armure, ah !

Nos pipelets :

Un de nos amis se présente dans une maison de bonne apparence, et, s'adressant au concierge :

— Monsieur Dulopin est-il chez lui, s'il vous plaît ?

— Dulopin ? connais pas. Après ça, voyez toujours au cinquième, si vous voulez.

Fragment de conversation :

— Alors l'instruction de ton fils est achevée ?

— Quo veux-tu ? Il me suffit qu'il ait une teinture de latin et de grec, une teinture d'histoire et de géographie, une teinture de mathématiques, une teinture de...

— Je comprends, tu l'avais confié à un maître teinturier.

Simple prospectus :

ANCIENNE CHARCUTERIE VEUVE Y...

— Z..., gendre et successeur ; continuera, comme par le passé, à satisfaire la clientèle.

— Ses jambons ne le céderont en rien à ceux de sa belle mère.

La dernière mode :

Nos tailleurs ne perdent rien. Ils ont déjà lancé une nouvelle mode inspirée par les résultats du Congrès :

Ils vont faire pendant tout cet été des vêtements de casimir.

A la Cour d'assises.

Guibollard, juré, essaye de se faire dispenser de siéger.

— Quels sont vos motifs d'excuse ?

— Je ne sais ni lire ni écrire... J'en ai d'ailleurs informé par lettre M. le procureur général.

Nos domestiques.

Une excellente bourgeoise, se rendant le soir à l'Opéra, dit à sa femme de chambre de l'attendre à la sortie du théâtre. Le spectacle fini, elle sort.

— Vous vous êtes bien amusée, Madame ? lui demande la femme de chambre.

— Oui, mais c'était très triste : il y a trois personnes qui meurent.

— Ah ! je m'en doutais, dit la bonne femme, parce qu'il y a une demi-heure, j'ai vu porter trois couronnes au Théâtre.

Cour d'assises.

— Voyons, parlez franchement, maintenant que vous êtes entré dans la voie des aveux. Bibi, dit Marque Mal, était bien de votre bande, n'est-ce pas ?

— Pas précisément, Monsieur le président ; il était plutôt membre honoraire.

Un monsieur à madame :

— Vous avez là, Madame, une jolie pendule... C'est Andromaque, n'est-ce pas ?

Madame naïvement :

— Oh ! non, Monsieur, c'est en bronze.

Entre Mme Pipelet et la fruitière d'à côté :

— Vous savez, ma locataire du cinquième, elle vient de mourir de mort violente.

— Pauvre femme ! Est-ce qu'elle y était sujette ?

Mot d'enfant :

Jules a cinq ans, et on apporte, devant lui, à sa mère, toute une nichée de petits chats qui viennent de naître. Il faut en noyer une partie, et la maîtresse de maison désigne celui qu'elle veut sauver.

Bébé pleure la condamnation des autres, mais sa mère lui fait comprendre qu'on ne peut pas les nourrir tous.

A quelques jours de là, Jules est appelé auprès de sa mère, qui lui montre deux petits jumeaux tout roses, deux frères qui viennent de lui survenir.

Et Jules regarde tristement le berceau. Une larme perle dans ses yeux :

— Maman, lequel que tu vas noyer, dis ?

Monsieur revient de son bureau.

— J'ai reçu une lettre du cousin Alexandre, dit-il à sa femme, qui m'annonçait son arrivée prochaine avec toute sa famille ; je lui ai immédiatement télégraphié que nous partions demain pour Trouville, où nous comptions demeurer jusqu'à la fin du mois.

— Pas de chance ! fait la femme : j'ai reçu une lettre identique de la cousine Alexandre, et je lui ai répondu tout de suite que nous allions terminer la saison à Dinard.

— " Papa, disait à un de nos députés sa fille Coralie, pourquoi au lieu de la Chambre, dit-on quelquefois le Parlement ? "

— " C'est très simple, répondit le papa, c'est qu'à la Chambre actuelle la plupart du temps l'orateur qui parle... ment. "

Deux époux se promènent bras dessus, bras dessous. Un pot de fleurs tombe d'une fenêtre et vient briser le crâne de sa femme.

— Sapristi ! s'écrie le mari épouvanté, j'ai eu de la chance !

UN MAUVAIS EXERCICE

Calino, qui a parfois des vucs ingénieuses, nous disait l'autre jour :

— Moi, je n'apprécie pas la bicyclette, parce que je n'aime pas à marcher assis.

MAUVAISE EXPRESSION

Le marchand poli. — Je n'ai pas de change ; vous me paierez une autre fois.

Le client. — Mais si je venais à mourir.

Le marchand (de plus en plus poli). — Ça ne serait pas une si grosse perte !

CHANGEMENT DE NOM

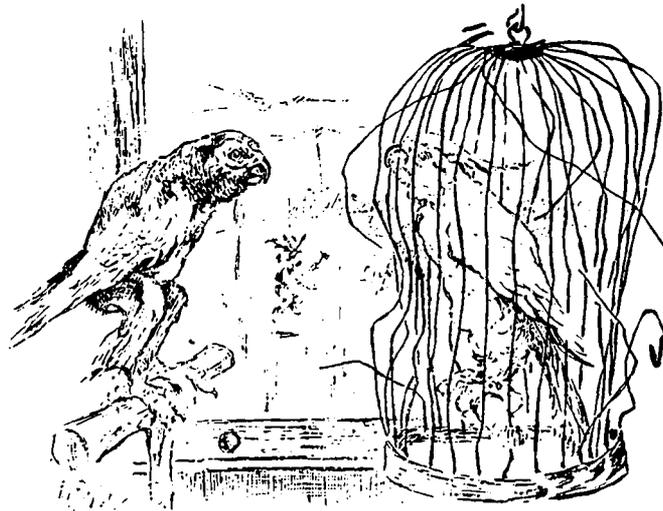
Jim. — Dis donc, Luc, qu'est devenu ton beau chien bleu ?

Luc. — Superbe ; mais il a changé de nom.

Jim. — Pourquoi cela ?

Luc. — Il est sorti de chez Barsalou en savou d'odeur.

ENFANT CRUEL



Vert-Vert. — Hello ! Qu'est-ce qu'il y a donc ?

Jacot. — C'est cet infernal Fred qui a fait servir ma cage de foot-ball.

Vert-Vert. — Une cage, ce n'est rien, comparé à la perte de sa beauté ! Il m'a pris toutes mes plumes pour jouer au sauvagement.

UNE LEÇON DE VOL CHEZ LES HIRONDELLES

Ces jours derniers, j'ai pu surprendre la phase la plus importante de la partie éducatrice de l'élevage chez les hirondelles, ce qui me paraît être la première leçon du vol. Elle s'est donnée autour de la cheminée dont j'observais fort souvent les locataires ailés.

Comment avaient-ils décidé les petits à sortir de leur nid situé près de l'orifice du noir conduit ? Je ne saurais le dire, mon observatoire en contrebas ne m'ayant pas permis d'en être témoin.

Lorsque je les aperçus, ils étaient tous les cinq rangés en bataille sur l'entablement, bien emplumés, quoique le manteau et la tête fussent d'une

der les autres, sauf un, à la suivre ; tous ils se dirigèrent vers un grand noyer, situé à une trentaine de pieds, où le père et la mère les rejoignirent et se reposèrent avec eux.

Puis ce furent des allées et venues incessantes de ce noyer à leur premier domicile ; elles les opéraient en glissant légèrement comme faisaient les anciennes, mais à grand renfort de coups d'aviron.

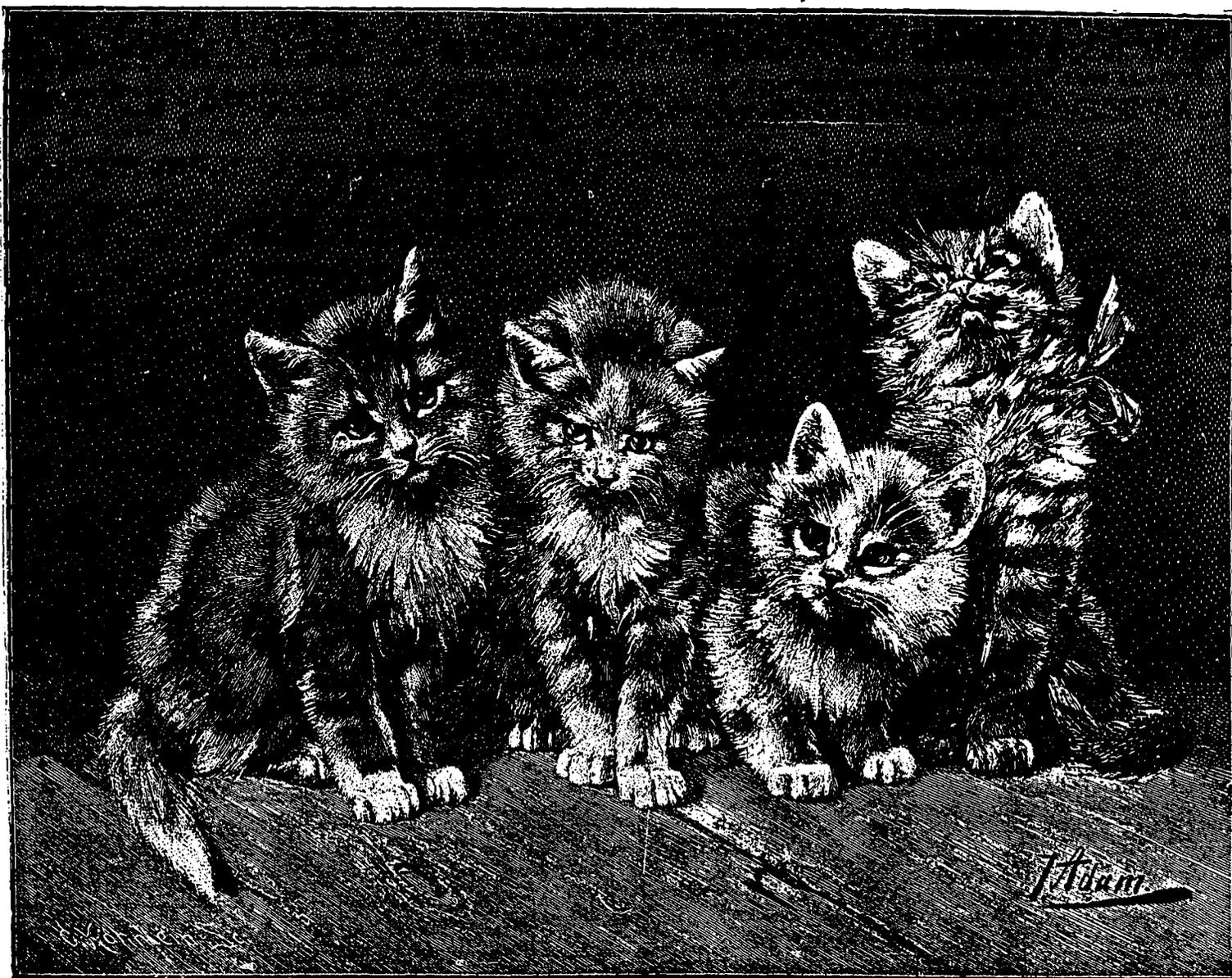
Celui des petits qui s'était montré récalcitrant restait seul sur le faite du berceau de la famille ; ses plumes, surtout celles de la queue, étant visiblement plus courtes, il devait être plus faible que ses frères. Les parents concentrèrent alors toute leur sollicitude sur le retardataire.

régrinations de la petite bande. Cependant, je ne dois pas m'être trompé, celle dont je viens de décrire les débuts devait être plus faible que les autres, car ses stations sur la cheminée étaient beaucoup plus prolongées, et il fallait qu'elle fut incitée par l'exemple de l'une de ses compagnes pour se confier de nouveau à son essor.

Après cette prise de possession de leur futur élément, les jeunes élèves recevaient dès le lendemain une leçon d'un ordre supérieur.

Les cercles de leur vol étaient déjà si considérablement élargis, qu'ils devaient avoir pour but la chasse aux moucheron, à laquelle il était nécessaire de les initier. Ce qui tendait à me le faire supposer, c'était que la plus petite ne pre-

NOS QUATRE FAVORIS



POSANT DEVANT LE PHOTOGRAPHE.

teinte un peu plus terne que chez les parents.

Ceux-ci tournaient et viraient sans relâche autour du toit, quelquefois élargissant leurs cercles, quelquefois les rétrécissant de façon à frôler en passant leurs enfants du bout de leurs ailes pointues, et jetant sans relâche des petits cris qui devaient être des encouragements et des invites.

Les petites hirondelles y résistèrent pendant un long quart d'heure, se contentant de battre des ailes sur place ; enfin, celle qui se trouvait à l'angle du cube de briques se trouva en l'air, soit qu'elle fût tombée accidentellement, soit qu'elle eût été volontairement culbutée par un des parents ; elle n'en parut nullement effrayée et continua son essor, ce qui eut pour résultat de déci-

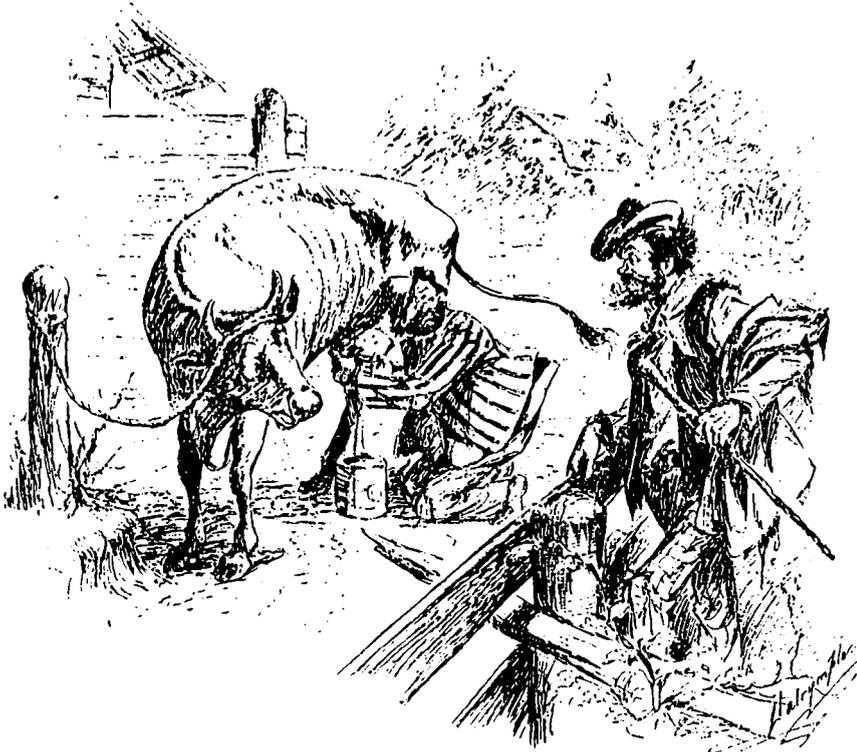
C'était en vain qu'ils l'encourageaient, la peur du vide triomphait des suggestions de son instinct ; alors le professeur eut recours à ce qui me semble être le moyen suprême de ce genre de pédagogie ; la mère prit terre auprès de son petit sur l'entablement ; les battements de leurs ailes se confondirent pendant une seconde, puis tous les deux se trouvèrent dans l'espace, l'institutrice ayant très visiblement cette fois poussé son élève.

Il paraît que le procédé réussit mieux avec les hirondelles qu'avec les chiens que l'on jette à l'eau pour les familiariser avec la natation, car, nullement déconcertées, la peureuse gagna le noyer comme les autres et, dans le reste de la soirée, elle s'associa de bonne grâce aux très courtes pé-

nait à ces croisières qu'une part fort médiocre et se tenait presque toujours sur l'entablement, appelant sans cesse sa mère qui, se détachant un instant de l'escadrille aérienne, venait à elle, lui glissait un moucheron dans le bec et repartait.

La jeune hirondelle était du reste très enhardie ; plusieurs fois les parents tardant à se rendre à ses réclamations, je la vis prendre son vol et rejoindre une des vieilles hirondelles, toujours faciles à reconnaître aux deux longues plumes de la queue, que les jeunes n'ont pas encore ; à deux ou trois reprises elles me donnèrent le très curieux spectacle de "la becquée" donnée et reçue dans les airs, sans que le vol fut interrompu pendant plus d'une ou deux secondes.

UN RAFFINEMENT DE GOURMANDISE



Rodepartout. — C'est disgracieux.

Passecarreau. — Quoi donc ?

Rodepartout. — Prendre la peine de traire une vache, quand tu peux aller demander le lait à la maison pour rien !

Passecarreau. — Ça ne serait pas du lait volé comme celui-ci.

L'ONDINETTE ET JEAN DAHOU

Chaque matin, au réveil, — car elles dormaient ensemble, — grand'mère Isbeth, de Vignol en Morvan, disait des contes à sa petite-fille Berthe. C'étaient de très vieilles fables, d'anciennes légendes habituellement fort gaies, que l'aïeule chuchotait à petits mots doux, très lents, comme embarrassés de sommeil. Parfois le récit prenait une tournure tout à fait drôle, et alors de frais éclats de rire se mêlaient à son grillotis de paroles. Un matin donc, elle conta à sa petite-fille l'histoire que voici :

En ce temps-là, il y a des années et des années, Jean Dahou était un gentil petit gars qui n'aimait rien tant au monde que sa mère et le bon Dieu. Il approchait alors de ses douze ans ; il y en avait deux déjà qu'il faisait le rude métier de meneur d'eau.¹ Un soir, à l'époque du flottage, tandis que la lune promenait dans le ciel son dernier croissant, Jean Dahou, armé d'un long croc, suivait les bords de la Cure, surveillant sa "mou-lée" que le flot emportait vers Auxerre. Tout à coup son train s'arrêta en pleine goulette, qui est le milieu du lit de la rivière. Quelque chose, il ne savait quoi, obstruait le passage. Cela arrivait souvent dans le cours d'un aussi long voyage : sans compter les envasements et les heurts contre les rives.

"Allons, bon ! se dit-il, qu'y a-t-il encore ?"

Et, passant sa perche sous les bûches flottantes, il sentit un corps mou où la pointe et les crochets de fer enfonçaient. Il tira à soi. Ça avait l'air d'un énorme paquet de linge blanc entortillé d'herbes. Quand il l'eut hissé d'un grand effort sur le sentier de halage, vite il le déplaça. Quelle surprise !

Il venait de découvrir sous les herbes une jolie corbeille d'osier dans laquelle semblait dormir, parée comme une châsse, la plus mignonne poupée qui se pût voir.

— Avec des cheveux blonds comme moi, grand-mère ? dit la petite fille.

— Oui, ma mie, avec des cheveux blonds comme toi.

— Et puis des yeux bleus ?

— Les tiens sont noirs ; mais tu es plus belle.

Tout de suite il pensa que ce pourrait bien être la poupée de la petite Clémence Dabin. Son

à ses côtés, tandis qu'autour d'eux berceur et mourons d'eudisparaissaient comme par magie. De linge, il n'y en avait non plus que dans son oeil. Ce qui paraissait être du linge n'était que les reflets blancs de la lune sur les herbes.

"Ah ! par exemple !..."

Jean Dahou n'en revenait pas. Son étonnement pourtant ne fut point de la frayeur, car il était vaillant.

— Qui êtes-vous, petite fille ? demanda-t-il.

Une voix argentine et musicale, pareille à la sonnerie des jolies clairins de nos montagnes, répondit :

— Je suis l'Ondinette, la petite fée d'eau douce, proche parente de la fée des neiges et des ondines qui chantent aux sources. J'ai pour mission de veiller sur les jeunes imprudents qui s'aventurent le long des lacs ou sur les bords des fleuves et des ruisseaux flottables. J'ai déjà fait plus d'une mère heureuse. Quand les eaux ont surpris ma vigilance et noyé quelque fillette ou garçonnet, je console leurs petites âmes et les emporte en nos palais de cristal.

Jean fit :

"Ah !... Tu es

parrain, le grand Jérôme, avait coutume de lui faire d'aussi riches cadeaux. La rivière, qu'un orage avait grossie subitement peu de jours auparavant, avait sans doute, en glissant sur la berge, emporté, avec l'amas de linge, la poupée oubliée là par l'enfant.

Il se trompait.

A peine avait-il effleuré du bout des doigts le joli berceau d'osier, que ce qu'il croyait être une poupée s'anima, prit vie sous ses yeux, se grandit jusqu'à sa taille et commença de trotter

berceur et mourons d'eudisparaissaient comme par magie.

— Et tu craignais de m'épouer ?

Elle répondit :

— Oh ! non. Je sais que tu es brave.

— Alors que me veux-tu ?

— Te rendre très heureux, Jean Dahou, et aussi ta mère, en t'enseignant le moyen de gagner beaucoup, beaucoup d'argent.

Jean fit : — Vraiment, tu le pourrais ?

— Comme je te le dis.

La pensée de devenir riche avait retourné soudain notre petit Morvandiau. Il attacha sur l'Ondinette un regard implorant, et, le cœur ému, les yeux brillants de convoitise à l'idée de cette fortune imaginaire, il dit de son plus doux accent :

— Alors parle, ma petite fée, je t'écoute. Parle vite et dis-moi comment on acquiert de grandes richesses. Je voudrais tant en posséder pour que maman soit heureuse.

FUTURE BELLE-MERE



— N'aie pas le malheur de te réveiller !

1. On appelle ainsi, dans les régions du Morvan où se fait le flottage des bois, les hommes qui s'en vont avec de grands perches munies de crocs, le long des cours d'eau pour ouvrir et maintenir à flot les *moules* ou trains de bois.

—Eh bien ! voilà : tu vas m'épouser, Jean Dahou, car j'ai résolu d'être ta femme...

—...Ah ! ah ! ah !...

—Je t'ai choisi entre tant d'autres, parce que tu es bon, que tu aimes ta mère malheureuse, que tu t'épuises en labour pour tout juste lui donner du pain.

Malgré le ton dont furent dites ces tendres paroles, Jean Dahou, ici encore, éclata de rire. Lui, se marier avec une fée ! Ah ! ah ! ah !... la bonne plaisanterie !

—Voyons, tu m'abuses, l'Ondinette, lui dit le meneur d'eau. Les êtres de ton espèce ne s'alièrent point avec des chrétiens.

—Mais si. Seulement on y procède d'une certaine manière. Toute fée qui se veut engager dans le mariage se choisit par le monde un petit homme très sage, à qui elle fait promettre discrétion et fidélité en échange des faveurs et de la protection dont elle l'entoure. Après cela elle ne le voit guère qu'une fois par mois, nuitamment, lorsque la lune penche vers son déclin, et encor du milieu des eaux où elle apparaît. Ainsi nous verrons-nous, Jean Dahou. Et moi, je suivrai incessamment ton bois de moule. Et je le préserverai si bien des chocs et enlissements, que tu feras quatre, cinq et six voyages dans le temps que les autres mettent à en faire seulement un.

—S'il en est ainsi, petite fée, je veux bien être ton mari.

Et notre garçonnet se dressa sur ses pointes — afin de paraître un homme.

—Tu garderas le secret de ces choses ?

—Oui.

—Il y va de ton bonheur, de ta vie même, entends-le bien !

—Je te promets le secret.

—Tu le jures ?

—Sur ma foi.

—Alors c'est fait.

Et une blanche motte, si fine et diaphane qu'elle semblait une gouttelette de lumière pâle, frangée de rayons, tombée de l'astre en faucille, se tendit vers lui.

Il la saisit, mais ne sentit rien de palpable. Comme une vision, l'Ondinette s'était évaporée. On entendit le

long du train un clapotis sourd de flots remués, sur lequel se détachait une série de délicieuses notes cristallines, que répercutait mélodieusement le rivage. C'était le chant d'hyménée de la bienfaisante petite fée.

Ils se revirent un mois après et les mois suivants pendant des années. Sur la rive où Jean se trouvait, dès que la lune montrait sa face échan-crée, une lueur, un rien de flamme bleuâtre flottant à la surface de l'onde ou au-dessus des bûches, annonçait la présence de l'Ondinette.

Elle appela :

—Jean Dahou ! Jean Dahou !

Il répondait :

—Me voici.

Et d'un bord à l'autre, quelquefois sans se voir, ils se disaient des mots qui rendent heureux.

Elle le nommait son gentil flotteur ; lui, sa tendre et secourable petite fée. Grâce à elle, ses trains allaient vite et "bordaient" à miracle.

Aussi eut-il bientôt fait d'amasser un avoir considérable ; et il commença de goûter le plus parfait bonheur qui soit sur terre.

Or, tu apprendras, petite, ce que d'autres et moi-même savons de longue main, que l'extrême prospérité enivre souventes fois l'esprit des plus sages. Un jour que d'anciens amis demandaient avec malignité à notre petit homme le nom du saint dont il avait capté là-haut les faveurs, ou du diable à qui il brûlait en bas son huile, comme on dit :

"Les fées me protègent, leur répondit-il fièrement ; j'en porte tous les secrets."

Et traître à ses promesses, infidèle à la parole donnée, il narra avec orgueil son aventure avec l'aimable petite fée d'eau douce, et il se vanta du tendre amour qu'il lui avait inspiré.

Dès lors le charme fut détruit.

c'est qu'il ne faut découvrir à personne le secret de son bonheur ; trop de méchants y portent envie.

—Si tu es heureuse un jour, toi, migeonne, — le veuille le doux Seigneur du ciel ! — ne va pas le dire à tout venant.

LUCIEN DONEL.

QUEEN'S THEATRE

KELLAR

Les représentations de Kellar ont attirés un public nombreux au Queen's cette semaine. Ce prestigitateur a réussi à merveille.

Ses escamotages sont merveilleux. Il produit des illusions réellement surprenantes. Sa jonglerie, qu'on appelle magnétisme ou suggestion, permet à Mme Kellar, qui, l'assistée, de lire, les yeux bandés, dans sa pensée, à moins qu'elle ne soit devineresse. Rien de plus étonnant que le calcul qu'elle fait des plus difficiles problèmes mathématiques.

Un spectateur pose un chiffre ; elle ne le voit pas, et en moins de temps qu'il ne faut pour le dire, elle en trouve la racine cubique, de même pour les additions, etc. C'est un véritable cours d'arithmétique. Un médium invisible joue aux cartes avec les assistants sans errer et avec une précision qui lui assure le gain de la partie.

Le jeu des armoires et des cabinets mystérieux permet à Kellar de produire les illusions les plus étonnantes. Personnes et choses apparaissent et disparaissent à son gré, semblant défier les lois de la nature.

"Le tombeau de Kooma Sami", "La lumière mystérieuse de Bala", "La statue parlante" sont autant de scènes nouvelles et des plus merveilleuses.

N'oubliez pas que les dernières représentations auront lieu samedi après-midi et soir.

Edmund Collier fera son apparition à ce théâtre la semaine prochaine. C'est un acteur du plus grand mérite et est surtout très estimé par les fameux champions de crosse,

les "Shamracks," qui se proposent de lui faire mercredi soir une réception des plus grandioses, en assistant en corps à la représentation. Ce sera une véritable soirée de gala.

RIEN COMME LA SINCÉRITÉ

La femme. — A quelle heure es-tu rentré hier soir ?

Le mari. — Il était deux heures, ma chère.

La femme. — Où étais-tu allé ?

Le mari. — Au bureau, ma chère, comme de coutume.

La femme. — Tu fais bien, John, de ne jamais me conter de mensonges. (A la servante). Donnez donc à monsieur son passe-partout qu'il a laissé dans la pendule ce matin. Otez donc ses chaussettes qu'il a déposées à la porte de sa chambre pour les faire cirer. Vous trouverez ses bottes sous son oreiller.



LE RETOUR DE LA CAMPAGNE D'ÉTÉ.

Il mourut à peu de temps de là, au moment où il parlait avec le plus de complaisance de ses richesses qui allaient toujours en s'accroissant, et de la joie infinie dont son cœur débordait.

Comme il était sans famille, sa mère l'ayant précédé de quelques mois dans la tombe, ses biens, conformément au désir qu'il en avait exprimé, furent répartis aux flottes indigents de la vallée de la Cure. Ceux-ci du moins recommandèrent son âme à Dieu.

Depuis, l'oubli s'est fait sur sa mémoire.

On dit qu'à certains soirs d'été, à l'époque du flottage, sur la fin de la lune, les eaux du fleuve se prennent encore à clapoter d'une façon bizarre. Et l'on entend, assure-t-on, dans le bruissement du flot, dans le murmure des herbes qui bordent le rivage, — est-ce un oiseau ? est-ce un esprit ? — une traînante voix qui plaintivement appelle :

"Jean Dahououou !... Jean Dahououou !..."

La moralité, concluait hardiment grand-mère,

ÉTIQUETTE ASIATIQUE



UN TEA PARTY.

L'HISTOIRE D'UN BAISER



I. LE COUP DE Foudre.

II. LES PREMIÈRES TIMIDITÉS DE L'AMOUR.

III. L'AMOUR AIME LES AUDACES.

IV. LA LUNE DE MIEL.

FORT A FORT



Le pasteur méthodiste. — Savez-vous que le fromage que vous m'envoyez est bien maigre ?
Le paysan. — N'oubliez pas que vos sermons le sont aussi.

LA MARSEILLAISE

Ils étaient une dizaine : dix dragons pris par les escadrons autrichiens tandis qu'ils faisaient une reconnaissance aux alentours de Rastadt dans le pays d'Outre-Rhin. Il s'étaient défendus vaillamment, ils restaient dix ! Et pourtant désarmés, couverts de blessures, ils ne s'étaient pas rendus : on les avait pris.

On les amena, pour les interroger, dans une grande ferme dont les murs gris se profilaient à demi-noyés dans le crépuscule.

A coups de crosse, on les poussa dans une grande salle, sorte de cuisine où les officiers autrichiens déjà réunis buvaient du champagne au succès de leurs armes. Lorsqu'ils parurent, noirs de boue et de sang, avec leurs uniformes déchirés, hachés de coups de sabre, les officiers penchèrent le cou, écarquillèrent les yeux, curieux de voir de près ces hommes qui leur avaient détruit la moitié d'une compagnie.

On leur avait lié les mains par surcroît de précaution. Tandis que les officiers débouchaient quelques bouteilles pour prendre patience, le colonel autrichien, s'adressant au plus rapproché de ses prisonniers, commença en mauvais français son interrogatoire :

— Ton nom ?

Celui auquel il s'adressait était un grand gaillard à la moustache conquérante. Il se cambrait comme à la parade en tournant la tête de côté pour cacher une longue estafilade qui lui coupait la joue en deux. Il répondit :

— Jean-Louis Lefèvre dit : *Marius*, chef de 17^e. Puis se redressant, presque insolent, il ajoutait :

— Soldat de la grande République... Et toi ?

Le colonel haussa les épaules :

— Tu étais à Renchen ?

— Oui.

— Quelles sont à présent les forces de Moreau ?

— Assez pour vous battre.

Un murmure de colère courut dans les habits brodés tandis que les dragons mis en gaieté ricanaient en se poussant du coude.

Et comme, blémissant de rage, le colonel renouvelait ses questions, Marius lui tourna le dos et se mit à siffloter doucement en feignant de regarder par la fenêtre ouverte les uhlands qui attachaient leurs chevaux dans la cour.

— Tous les mêmes, ces va-nu-pieds ! hurla l'Autrichien en ébranlant la table d'un furieux coup de poing. Puis se calmant aussitôt :

— Voyez un peu, mon cher marquis, si vous pouvez tirer quelque chose de cette canaille !

Le marquis — un ci-devant émigré — s'adressa à son tour aux prisonniers :

— Voyons, mes braves ! vous pouvez facilement vous tirer d'affaire. Donnez les renseignements qu'on vous demande et je vous donne ma parole d'honneur que non seulement il ne vous sera fait aucun mal, mais qu'on saura vous récompenser !

En même temps il jetait sa bourse sur la table, un frisson secoua le groupe : sur la face des prisonniers, les unes imberbes, les autres cuites et tannées dans les camps, le rouge de la honte monta violemment. Marius regarda l'officier dans le blanc des yeux puis il cracha par terre avec mépris :

— Traître !

L'émigré blêmit. Il fit un geste comme pour s'élançer, mais un tel prestige auréolait déjà les héros de Valmy, qu'il se rassit et baissa les yeux malgré lui.

— Si on interrogeait les autres ? insista un officier.

— Essayons.

Neuf dragons défilèrent devant la table.

Les uns muets et farouches dédaignaient de répondre, d'autres ricanaient, gouaillleurs. On ne put rien en tirer.

Le dixième attendait son tour.

C'était une espèce de colosse trapu, à la tête hirsute. Il se dandinait en s'avançant à son tour vers la table.

— Parloras-tu, toi ? bégaya le colonel fou de rage.

— Ça dépend,

mon officier... Si c'est pour avoir des nouvelles de ma famille...

Le colonel, les yeux injectés, enfonçait ses ongles dans ses chairs.

Imperturbable, l'autre continuait :

— Mes noms, prénoms et qualités ? Catulla, ex-Homme-Canon... maître d'armes pour le quart d'heure... Connait une botte fameuse qu'il t'enseignera si ça peut t'être agréable, citoyen. Quant à la chose que tu me parais curieux de savoir... ça j'm'en bas l'œil ! Y a pas de traitres au 17^e, hein, les enfants !... Vive la République, une et indivisible !

Ensemble, les hommes hurlèrent :

— Vive la Nation !

— C'est bon ! fit le colonel... Injures et rébellion... vous serez fusillés !

Catulla touchait presque la table.

— Tu crois, citoyen !

Brusquement, d'une saccade il venait de faire sauter ses liens puis, em-

poignant par les pieds la lourde table que deux hommes pouvaient à peine soulever, il la brandit en l'air.

Dix coups de pistolets partirent à la fois. Les balles s'enfoncèrent dans le bois. Catulla, qu'une balle avait éraillé, ne broncha pas.

Aux bras du colosse la terrible masse tournoya une seconde et s'abattit avec un bruit sourd.

On entendit des râles... La table se releva et s'abattit encore.

Maintenant il se pressait, car un tumulte montait de la cour. Il fallait en finir.

— La belle ! mes enfants ! hurlait le colosse.

La table, d'un dernier coup, balaya le reste et se brisa sous l'effort.

Ils étaient bien une douzaine étendus sur les dalles.

ENCOURAGEMENT MAL APPRÉCIÉ



L'arocat. — Vous voulez prendre une action pour rupture de promesses matrimoniales ? Quel montant de dommages réclamez-vous ?

La cliente. — Il est très riche ; je lui demande dix mille dollars ou le mariage.

L'arocat. — Dix mille ? C'est peu. Il paiera vingt mille avec plaisir.

RÉVOYÉ LA BALLE



La jeune dame exaspérée.—Ah ! ça ! Il y a une de nous deux qui est idiote.
La cuisinière.—Madame est trop particulière en tout pour avoir choisi une cuisinière idiote.

Des débris de cervelle éclaboussaient les murailles, tachaient de rouge les uniformes blancs chamarrés d'or.

—A vous, maintenant ! clama Catulla.

Alors, d'un coup de sabre, vite il trancha les liens de Marius qui délia les autres et leur jeta des sabres aux poings.

Au dehors, le tumulte grandissait : le colonel qui avait pu sauter par la fenêtre ralliait ses hommes dans la cour. Déjà des coups ébranlaient la porte.

—C'est solide, allez ! ricana le colosse.

Et comme deux soldats escaladaient la fenêtre, d'un coup de son pied de table il leur broya la tête.

Ils se préparaient à s'élançer au dehors quand soudain Marius se retourna :

—T'en avais donc oublié un ! fit-il en montrant du doigt l'émigré debout dans un coin.

—Ah ! c'est vrai... fit indifféremment Catulla. Ah, bien ! tuo-le.

Marius s'élança le sabre haut.

L'émigré, l'épée nue à la main, l'attendit sans broncher. D'un moulinet, le dragon fit sauter son arme qu'il brisa sur ses genoux, puis, se dressant devant le gentilhomme, à toute volée il le souffleta...

SOULIERS BRUYANTS



Monsieur Olympien.—Ah oui ! Parce que je ne puis pas empêcher mes chaussures de faire du bruit, vous allez prétendre que je suis encore entré ivre !

La belle-mère.—Savez-vous quand ils font le plus de bruit, vos souliers, c'est quand je les trouve, comme ce matin, sur le perron.

Maintenant les dragons se ruaient dans la cour. Sabre en main, dans une trouée splendide, où un homme seulement se perdit, ils atteignirent les chevaux.

Pourtant les troupes se massaient autour d'eux. Sur un mot du colonel, la lourde porte de la cour venait de se refermer.

Pour sortir, il fallait passer sur le corps d'un régiment.

Comprenant qu'ils allaient mourir, du sabre, les dragons saluèrent la Patrie, là-bas au-delà des murs, puis se ruèrent vers la porte.

—Vive la Nation !

Penchés sur leurs chevaux, ils sabraient avec rage dans le tas. Six cents cavaliers les entouraient.

Un contre cent !

Alors, d'un sublime élan, pris d'une folie héroïque, à pleins poumons, ils entonnèrent la *Marseillaise* !

Ils chantaient, ivres de bruit, se grisaient des mots de Liberté, de Gloire et de Combats !

Comme un suprême défi à des esclaves, eux, les hommes libres, clamaient la mort des tyrans.

Et ils faisaient merveille, ces moissonneurs d'hommes !

Ils rêvaient peut-être qu'ils étaient encore là-bas, au champ paternel, et qu'ils fauchaient des épis mûrs...

Catulla — l'Homme-Canon — avait gardé son pied de table. Il pesait bien trente livres et il frappait avec en cadence, mesurant les coups à la note.

Marius comptait ceux qu'il tuait :

—Quatre... cinq... six...

Pourtant, pressés, acculés, malgré les terribles moulinets de leurs lattes, leur nombre diminuait. Maintenant on les fusillait à bout portant. Soudain Marius disparut entraîné par son cheval. Ils restèrent trois : Catulla et deux dragons.

Et dans le cliquetis des armes, au milieu des coups de feu, l'hymne héroïque continua. Poussé par trois poitrines, le chant sacré s'enflait, prenait des ailes. Il planait, dominant le tumulte, emplissait la cour d'une clameur formidable qu'accompagnaient les râles des mourants.

...Brusquement, il se fit un grand silence, puis soudain, comme par un suprême effort, avec des halètements semblables à un soufflet de forge, les dernières strophes montèrent dans la nuit :

“ Nous entrerons dans la carrière
Quand nos aînés n'y seront plus.

Le colonel rentra très pâle dans la cuisine de la ferme. Le marquis était à la croisée. Il se mit à côté et ils regardaient ensemble :

Tout au fond de la cour éclairée par des torches, sur un entassement d'hommes et de chevaux, un homme se battait encore en démon, envoyant comme un déli farouche les dernières paroles de l'hymne de la Liberté :

“ Nous aurons le sublime orgueil
De les venger ou de les suivre !

Une nuée de balles le cribla. Il brandit encore sa massue et s'éroula d'une pièce, râlant :

—Vive la Nation !...

Et tandis que la dernière note s'éteignait dans la nuit, le colonel autrichien, plus blanc que son uniforme, se retourna vers le marquis en bégayant :

—Quels hommes ! nous ne les vaincrons jamais !

Alors, accroupi sur le sol, la tête cachée dans ses mains, les yeux fixés sur son épée brisée, la joue rouge encore du soufflet reçu, l'émigré pleura.

LUDOVIC DE BURGÈS,
(*Journal du Soldat.*)

PAS DE SCANDALE

—John, quand nous serons rendus dans le train, ne môte pas ton chapeau, et ne m'embrasse pas.

—Pourquoi cela ?

—Parce que les gens croient que nous ne sommes pas mariés.

GUÉRI DU CLUB

Au club St-Denis :

Le grand veilleur.—J'abandonne le club.

Un confrère.—Pourquoi cela ?

Le grand veilleur.—Voici ce que j'ai trouvé à la maison : “ Mon cher vieux, quand tu arriveras du club, ce soir, laisse donc la clef sous le tapis du perron, pour que je puisse entrer...”

“ Ta chouette.”

LES EXTREMITÉS A CRAINDRE



Alfred.—Ainsi, il va falloir que j'aille parler à votre père ?

Hélène.—Absolument, c'est la tête de la famille.

Alfred.—Ce n'est pas de la tête que j'ai peur, c'est du pied.

THEATRE ROYAL

La pièce, qui tient l'affiche cette semaine à ce théâtre, a pour titre : “ Mc-Fadden's Elopement.” Cette pièce est des plus amusantes ; c'est une nouvelle comédie-farce de Frank Dumont, auteur bien connu dans ce genre d'amusement.

Mr John Kernell, qui tient le rôle principal, le remplit à merveille et est très bien secondé par MM. Dan Waldron, Richard P. Crolius, Mort. Emerson et Charles Emmonds. John Terry chante de très jolies chansons et Clara Knott fait une soubrette accomplie. Delles, Beatrice Norman, Emily Vivian, Tillie Barnum et Julia Emmonds sont des comédiennes bien connues et s'acquittent admirablement de leurs différents rôles. Les dernières représentations auront lieu samedi après midi et soir.

La semaine prochaine : “ The Prodigal Father.”

L'INSTITUT KEELEY

69 RUE OSBORNE, MONTREAL.

Le seul Institut dans la Province de Québec autorisé à se servir des célèbres remèdes

"GOLD CURE" du DR. LESLIE E. KEELEY, pour la guérison de

L'Ivrognerie,

La Morphine,

L'Opium,

Le Tabac,

et la **Neurasthénie** ou Epuisement des Nerfs et du Cerveau.

☞ Bien faire attention de ne pas se laisser embaucher par les charlatans et certains médecins qui prétendent avoir découvert le secret du célèbre docteur. ☞

La seule place où les vrais remèdes sont administrés est au seul Institut de cette province,

N^o. 69 RUE OSBORNE,

où toute information sera donnée et où toute correspondance doit être adressée.

MONTREAL SUD : ET : LONGUEUIL

Lots a Batir par Paiements Mensuels

GRANDS LOTS | | PETITS PRIX

Lots 50 x 180 pieds. — \$300. Conditions \$10 comptant, balance \$5.00 par mois.

Lots 50 x 125 pieds. — \$250. Mêmes conditions.

Lots 30 x 112 pieds. — \$150. Mêmes conditions.

LONGUEUIL

Lots 53 x 106 pieds. — \$200. Conditions \$10 comptant, balance \$5.00 par mois.

Lots 53 x 200 pieds, deux fronts. — \$300.

Lots 72 x 106 pieds. — \$300. Mêmes conditions ou 30 par cent d'escompte pour argent comptant.

PARENTS FRERES, 97 RUE ST-JACQUES

Batisse de la Banque du Peuple.

SON PARFUM EST EXQUIS



Madame Jeunemariée. — Excusez-moi, monsieur Smith, mais auriez-vous l'obligeance de me dire quel est le cigare que vous fumez ? Son parfum est exquis, tandis que ceux que fume mon mari empestent la maison.

Monsieur Smith. — C'est le cigare Nectar, madame.

FEUILLETON DU SAMEDI

CÉSAR CASCABEL

PAR JULES VERNE

DEUXIÈME PARTIE

II

ENTRE DEUX COURANTS

(Suite)

Tout d'abord il importait de bien se rendre compte de la situation. On ne l'a point oublié, deux courants se propagent en sens inverse à travers le détroit de Behring. L'un descend au sud, l'autre remonte au nord. Le premier est le courant du Kamtchatka, le second est le courant du détroit de Behring. Si le glaçon, chargé de personnel et du matériel de la *Belle-Roulotte*, était saisi par le premier, il serait inévitablement ramené, et il y avait des chances pour qu'il atterrisse à la côte sibérienne. Si, au contraire, il tombait dans l'attraction du second, il serait repoussé vers les parages de la mer Glaciale, où ni continent, ni groupe d'îles ne pourraient l'arrêter.

Par malheur, à mesure que l'ouragan prenait plus de force, il halait le sud. Au fond de cet entonnoir formé par le détroit, se faisait un appel d'air dont on ne saurait imaginer la violence, en même temps que le vent déviait peu à peu de sa première direction.

C'est ce que M. Serge et Jean avaient pu constater. Aussi voyaient-ils que toute chance leur échappait d'être pris par le courant du Kamtchatka. Relevée à la boussole, la dérive inclinait vers le nord. Y avait-il donc lieu d'espérer que le glaçon serait porté jusqu'à la presqu'île du Prince-de-Galles, sur la côte de l'Alaska, en vue de Port Clarence ? C'eût été un dénouement vraiment providentiel aux éventualités de cette dérive. Mais le détroit s'évasait par un angle si ouvert, entre le cap Oriental et le cap du Prince-de-Galles, qu'il eût été imprudent de s'abandonner à cet espoir.

La place devenait presque intenable à la surface du glaçon, où personne ne pouvait rester debout, tant la tourmente faisait rage. Jean, qui voulait aller observer l'état de la mer à sa partie antérieure, fut renversé, et, sans l'intervention de M. Serge, il aurait été précipité dans les flots.

Quelle nuit passèrent ces malheureux — ou plutôt ces naufragés, car ils étaient là comme les survivants d'un naufrage ! Quelles transes à chaque instant ! Des icebergs, de masse considérable, venaient parfois heurter leur flot flottant,

avec de tels craquements et de telles secousses qu'il menaçait de se disloquer. De lourds paquets de mer passaient à sa surface, le submergeant comme s'il se fût enfoncé dans l'abîme. Tous étaient transis sous ces froides douches, que le vent pulvérisait au-dessus de leur tête. Ils seraient parvenus à les éviter qu'en rentrant dans la voiture ; mais elle chancelait sous les coups de rafale, et ni M. Serge ni M. Cascabel n'osaient conseiller d'y chercher refuge.

D'interminables heures s'écoulèrent ainsi. Cependant les passes devenant de plus en plus larges, la dérive s'opérait avec moins de chocs. Le glaçon s'était-il détaché de la portion étranglée du détroit, dont l'ouverture s'évasait à quelques lieues de là sur la mer Glaciale ? Avait-il atteint les parages situés au-dessus du Cercle polaire ? Le courant de Behring l'avait-il, en définitive, emporté sur le courant du Kamtchatka ? Dans ce cas, si les côtes de l'Amérique ne l'arrêtaient pas, n'était-il pas à craindre qu'il fût entraîné jusqu'au pied de l'énorme banquise ?

Combien le jour tardait à venir ! — ce jour qui permettrait sans doute de reconnaître exactement la situation. Les pauvres femmes priaient... Leur salut ne pouvait plus venir que de Dieu.

Le jour parut enfin — 27 octobre. Il n'apporta aucun apaisement des troubles atmosphériques. Il sembla même que la furie de la tempête redoublait avec le lever du soleil.

M. Serge et Jean, la boussole à la main, interrogèrent l'horizon : En vain cherchèrent-ils à découvrir quelque haute terre dans la direction de l'est et de l'ouest...

Le glaçon — cela n'était que trop certain — avait dérivé vers le nord sous l'action du courant de Behring.

Comme on le pense, cette tempête avait causé aux habitants de Port-Clarence les plus vives inquiétudes sur le sort de la famille Cascabel. Mais comment auraient-ils pu lui porter secours, puisque la débâcle interdisait toute communication entre les deux rives du détroit ?...

Il en fut de même au port de Numana, où les deux agents russes, qui avaient passé quarante-huit heures avant elle, avaient annoncé le départ de la *Belle-Roulotte*. En réalité, s'ils éprouvèrent quelque anxiété pour ceux qui l'accompagnaient, ce ne fut point par sympathie. On sait qu'ils attendaient le comte Narkine sur la côte sibérienne, où ils comptaient s'emparer de sa personne... et il était probable que le comte Narkine avait péri dans ce désastre avec toute la famille Cascabel.

Et, trois jours après, il n'y eut plus lieu d'en douter, lorsque le courant eut rejeté deux cadavres de chevaux dans une petite crique du littoral. C'étaient ceux de Vermout et de Gladiator, qui composaient l'unique attelage des saltimbanques.

« Ma foi, dit l'un des agents, nous avons bien fait de traverser le détroit avant notre homme !

— Oui, répondit l'autre, mais ce qui est fâcheux, c'est d'avoir manqué une si belle affaire ! »

III

EN DÉRIVE

On connaît maintenant quelle était la situation des naufragés à la date du 27 octobre. Auraient-ils pu se faire illusion sur leur sort, garder le plus frêle espoir ?... En dérive à travers le détroit de Behring, leur dernière chance eût été d'être attirés par le courant du sud, puis ramenés à la côte asiatique... C'était le courant du nord qui les entraînait au large !

Une fois engagé à travers la mer Glaciale, que deviendrait le glaçon, s'il ne se dissolvait pas, s'il résistait aux chocs ? Irait-il se perdre sur quelque terre arctique ? Poussé par les vents d'est qui dominaient alors, pendant des centaines de lieues, ne serait-il pas jeté sur les écueils du Spitzberg ou de la Nouvelle-Zemble ? Dans ce dernier cas, bien que ce ne pût être qu'au prix d'effroyables fatigues, les naufragés parviendraient-ils à regagner le continent ?

C'est aux conséquences de cette dernière hypothèse que songeait M. Serge. Il en causait avec

M. Cascabel et Jean, tout en fouillant du regard l'horizon perdu au milieu des brumes.

« Mes amis, dit-il, nous sommes, sans nul doute, en grand péril, puisque le glaçon peut à chaque instant se rompre, et qu'il nous est impossible de l'abandonner... »

— Est-ce là le plus grand danger qui nous menace ? demanda M. Cascabel.

— Pour le moment, oui ! répondit M. Serge, mais, avec la reprise du froid, ce danger diminuera et finira même par disparaître. Or, à cette époque et sous cette latitude, il est impossible que le relèvement de la température se maintienne au delà de quelques jours.

— Vous avez raison, monsieur Serge, dit Jean. Seulement, si le glaçon résiste... où ira-t-il ?

— A mon avis, ce ne sera jamais très loin, et il ne tardera pas à se souder à quelque icefield. Alors, dès que la mer sera définitivement prise, nous essaierons de gagner le continent, afin de reprendre notre ancien itinéraire...

— Et comment remplacerons-nous notre attelage englouti ? s'écria M. Cascabel. Ah ! mes pauvres bêtes ! mes pauvres bêtes !... Monsieur Serge, ces braves serviteurs, ils faisaient partie de la famille, et c'est ma faute si... »

M. Cascabel ne pouvait se consoler. Son chagrin débordait. Il s'accusait d'avoir causé cette catastrophe. Des chevaux traverser une mer, est-ce que cela s'était jamais vu ?... Et il pensait plus à eux peut-être qu'aux embarras qu'entraînait leur disparition.

« Oui ! c'est un irréparable malheur dans les conditions où nous a mis cette débâcle, dit M. Serge. Que nous autres, hommes, nous puissions supporter les privations, les fatigues qui résulteront de cette perte, soit ! Mais Mme Cascabel, mais Kayette, Napoléone, presque des enfants, comment feront-elles, lorsque nous aurons abandonné la *Belle-Roulotte*... »

— L'abandonner !... s'écria M. Cascabel.

— Il le faudra bien, père !

— Vraiment, dit M. Cascabel, en se menaçant de son propre poing, c'était tenter Dieu que d'entreprendre un tel voyage !... Suivre une pareille route pour revenir en Europe !

— Ne vous laissez pas abattre, mon ami, répondit M. Serge. Envisageons le danger sans faiblir. C'est le plus sûr moyen de le surmonter !

— Voyons, père, ajouta Jean, ce qui est fait est fait, et nous avons tous été d'accord pour le faire. Ne l'accusez donc pas d'avoir été trop imprudent, et retrouve ton énergie d'autrefois.

Mais, malgré ces encouragements, M. Cascabel était accablé, et sa confiance en lui-même, sa philosophie naturelle, avaient reçu un rude coup.

En attendant, M. Serge cherchait, par tous les moyens à sa disposition, boussole consultée, points de repères reconnus, à se rendre compte de la direction du courant. C'est même à ce genre d'observations qu'il consacra les quelques heures de jour dont s'éclairait l'horizon.

Ce travail n'était pas facile, car les points de repère se modifiaient sans cesse. Du reste, au delà du détroit, la mer paraissait être libre sur une vaste étendue. On le voyait avec cette température anormale, jamais l'icefield arctique n'avait été complètement formé. S'il en avait eu l'apparence pendant quelques jours, c'est que les glaçons, qui descendaient du nord ou remontaient au sud sous l'influence des deux courants, s'étaient réunis les uns aux autres dans cette portion de mer étranglée entre les deux continents.

Comme résultat de ses opérations multipliées, M. Serge crut pouvoir affirmer que la direction suivie était très sensiblement indiquée vers le nord-ouest. Cela tenait sans doute à ce que le courant de Behring, s'infléchissant vers le littoral sibérien, après avoir repoussé le courant du Kamtchatka, s'arrondissait au sortir du détroit de Behring par un large crochet que sous-tendait le parallèle du Cercle polaire.

En même temps, M. Serge put constater que le vent, très furieux toujours, soufflait du sud-est en plein. S'il avait halé le sud un instant, c'est que la disposition des côtes avait modifié sa direction générale qu'il venait de recouvrer au large.

Dès que cet état de choses eut été reconnu, M. Serge rejoignit César Cascabel, et il ne lui cacha

point que rien de plus heureux n'aurait pu se produire dans ces circonstances. Cette bonne nouvelle rendit un peu de calme au chef de la famille.

« Oui, répondit-il, c'est quelque chose que d'aller précisément du côté où l'on voulait !... Mais quel détour nous aurons fait, Seigneur Dieu, quel détour ! »

Les naufragés s'occupèrent alors de s'installer le mieux possible, comme si leur séjour sur cet îlot en dérive devait durer longtemps. Avant tout, il fut décidé que l'on continuerait à se loger dans la *Belle-Roulotte*, moins exposée à être renversée, puisqu'elle cédait à la poussée de l'ouragan.

Cornélia, Kayette et Napoléone purent reprendre place à l'intérieur et s'occuper de la cuisine, qui avait été absolument négligée depuis vingt quatre heures. Le repas fut bientôt prêt, on se mit à table et, si les joyeux propos habituels n'assaisonnèrent pas ce dîner, du moins réconforta-t-il les convives, si durement éprouvés depuis leur départ de l'île Diomède !

La journée prit fin dans ces conditions. Les rafales ne cessaient de se déchaîner avec une effroyable violence. L'espace s'anima de grands vols d'oiseaux, pétrels, ptarmigans et autres, si justement nommés oiseaux des tempêtes.

Le lendemain et les jours suivants, 28, 29, 30 et 31 octobre, n'apportèrent aucun changement. Le vent, se gardant à l'est, ne modifia point l'état de l'atmosphère.

M. Serge avait soigneusement relevé la forme et l'étendue du glaçon. C'était une sorte de trapèze irrégulier, long de trois cent cinquante à quatre cents pieds, large d'une centaine. Ce trapèze, qui émergeait sur ses arêtes d'une bonne demi-toise, se renflait légèrement vers l'intérieur. Nulle fissure à sa surface, bien que de sourds craquements courussent parfois à travers sa masse. Il ne semblait donc pas que sa solidité eût été — jusqu'ici du moins — compromise par l'assaut des lames et de la bourrasque.

Non sans grands efforts, la *Belle-Roulotte* avait été ramencée au centre. Là, les cordes et les piquets de la tente, qui servaient aux représentations foraines, l'assujétissaient si fortement, qu'elle ne risquait plus d'être chavirée.

Ce qu'il y avait de plus alarmant, c'étaient les chocs, dus à de soudaines rencontres avec d'énormes icebergs, qui se déplaçaient sous des vitesses inégales, suivant qu'ils obéissaient aux courants ou qu'ils tournoyaient au milieu des remous. Quelques uns, mesurant parfois quinze à vingt pieds de hauteur, avaient l'air de se précipiter comme à un abordage. On les apercevait de loin, on les voyait venir, et comment serait-on parvenu à éviter leur brutal contact ? Il y en avait qui culbutaient avec fracas, lorsque le déplacement du centre de gravité en modifiait l'équilibre ; mais, lorsqu'ils se heurtaient, ces collisions étaient extrêmement redoutables. La secousse était souvent telle que, sans certaines précautions prises à temps, tout eût été brisé à l'intérieur de la voiture. On était toujours sous la menace d'une dislocation possible et soudaine. Aussi, dès que l'approche de quelque gros bloc était signalée, M. Serge et ses compagnons se réunissaient autour de la *Belle-Roulotte*, se cramponnant les uns aux autres. Jean cherchait à se rapprocher de Kayette. De tous les risques, le plus épouvantable eût été de se voir entraîné séparément sur les morceaux brisés du glaçon. D'ailleurs, il offrait moins de sécurité sur ses bords que dans sa partie centrale, où son épaisseur était plus considérable.

Pendant la nuit, MM. Serge et Casabel, Jean et Clou veillèrent tour à tour. Ils mettaient tous leurs soins à s'y reconnaître au milieu de cette obscurité profonde, hantée d'énormes formes blanches, qui se mouvaient comme des fantômes. Bien que l'espace fût rempli de brumes, fouettées par l'interminable bourrasque, la lune, très basse à l'horizon, l'imprégnait d'une lumière blafarde, et les icebergs pouvaient être aperçus à une certaine distance. Au cri de celui qui veillait, tout le monde était sur pied, en attendant le résultat du choc.

Souvent la direction de l'iceberg se modifiait, et il passait à contrebord ; mais, quelquefois, il y

avait rencontre, et la secousse cassait les cordes, arrachait les piquets de la *Belle-Roulotte*. C'était à croire que tout allait être brisé ; il fallait s'estimer heureux d'avoir résisté à la collision.

Et la température qui ne cessait d'être anormale ! Et cette mer, qui n'était pas prise pendant la première semaine de novembre ! Et ces parages qui restaient navigables, à peu de degrés au-dessus du Cercle polaire ! C'était vraiment une bien mauvaise chance ! Et encore si quelque baleinier, retardé dans sa campagne de pêche, fût passé en vue, on lui aurait fait des signaux, on aurait attiré son attention par des coups de feu ! Après avoir recueilli les naufragés, il les aurait ramenés dans un des ports du littoral américain, à Victoria, à San-Francisco, à San-Diego, ou sur la côte sibérienne, à Petropavlovsk, à Okhotsk... Mais non ! pas un navire ! Rien que des icebergs en mouvement ! Rien que l'immense mer déserte, que limitait au nord l'infranchissable banquise !

Très heureusement, à moins d'une prolongation invraisemblable de cette anomalie climatique, la question des aliments n'était pas pour inquiéter, dût la dérive se prolonger pendant quelques semaines. En prévision d'un long cheminement à travers les territoires asiatiques, où il serait malaisé de se procurer des vivres, on avait fait ample provision de conserves, de farine, de riz, de graisse, etc. Il n'y avait plus même, hélas ! à se préoccuper de la nourriture de l'attelage. Et, il faut bien le dire, si Vermont et Gladiator eussent survécu à la débâcle, comment eût-il été possible de parvenir à leurs besoins ?

Pendant les 2, 3, 4, 5 et 6 novembre, rien de nouveau, si ce n'est que le vent montrait une tendance à se calmer en remontant un peu vers le nord. C'est à peine si le jour durait deux heures — ce qui ajoutait encore à l'horreur de la situation. Malgré les observations incessantes de M. Serge, il devenait très difficile de contrôler la dérive, et, faute de pouvoir la pointer sur la carte, on ne savait plus où on était.

Cependant, le 7, un point de repère put être relevé, reconnu, puis fixé avec une certaine exactitude.

Ce jour-là, vers onze heures, au moment où les vagues rayons du jour imprégnaient l'espace, M. Serge et Jean, accompagnés de Kayette, venaient de se rendre à l'avant du glaçon. Il y avait dans le matériel forain une longue-vue assez bonne, qui servait à Clou, lorsqu'il montrait aux badauds l'Équateur, figuré par un fil tendu sur l'objectif, et les habitants de la Lune, représentés par des insectes introduits dans le tube. Après avoir nettoyé soigneusement cette longue-vue, Jean l'avait emportée, et, l'oculaire aux yeux, il cherchait à reconnaître s'il n'y avait pas de terre au large.

Or, depuis quelques instants, il examinait très attentivement l'horizon, lorsque Kayette, tendant la main vers le nord, dit :

« Je crois, monsieur Serge, que j'aperçois là-bas... Est-ce que ce n'est pas une montagne ?... — Une montagne ?... répondit Jean. Non !... Ce n'est probablement qu'un iceberg ! »

Et il braqua la longue vue vers le point indiqué par la jeune Indienne.

« Kayette a raison ! » dit-il presque aussitôt.

Et il donna l'instrument à M. Serge, qui le dirigea à son tour du côté signalé.

« Oui ! dit-il. C'est même une montagne assez haute !... Kayette ne s'est point trompée ! »

Après une nouvelle observation, il fut constaté qu'une terre devait se trouver dans la direction du nord, à une distance de cinq ou six lieues à peu près.

« C'était là un fait d'une extrême importance.

« Pour qu'une terre soit dominée par une montagne aussi élevée, fit observer Jean, il lui faut une étendue considérable... »

— C'est vrai, Jean, répondit M. Serge, et, lorsque nous serons rentrés à la *Belle-Roulotte*, nous tâcherons d'en retrouver la position sur la carte. Cela nous permettrait de relever exactement notre situation.

— Jean... on dirait qu'une fumée s'échappe de cette montagne ! dit alors Kayette.

— Ce serait donc un volcan ?... répliqua M. Serge.

— Oui !... oui !... ajouta Jean, qui avait rappli-

qué la longue-vue à son œil. On voit très bien une fumée... »

Mais déjà le jour commençait à s'éteindre, et, même avec le grossissement de l'oculaire, les linéaments de la montagne s'effaçaient peu à peu.

Une heure plus tard, à la vérité, lorsque l'obscurité fut presque complète, de vives lueurs apparurent dans la direction qui avait été relevée au moyen d'une ligne tracée sur la neige.

« Allons consulter la carte, » dit M. Serge.

Et tous trois retournèrent au campement.

Jean chercha dans l'atlas la carte qui représentait l'ensemble des régions boréales au delà du détroit de Behring, et voici ce qui fut établi.

Puisque M. Serge avait déjà reconnu, d'une part, que le courant, après avoir remonté au nord, s'infléchissait vers le nord-ouest à une cinquantaine de lieues en dehors du détroit, et, d'autre part, que le glaçon suivait cette direction depuis quelques jours, il s'agissait de chercher s'il se trouvait des terres en vue dans le nord-ouest. Précisément, à une vingtaine de lieues du continent, la carte indiquait le gisement d'une grande île que les géographes désignent sous le nom d'île Wrangel, dont les contours ne sont qu'à peine déterminés sur sa partie septentrionale. Il était très probable, d'ailleurs, que le glaçon ne l'accosterait pas, si le courant continuait à l'entraîner à travers le large bras de mer qui la sépare de la côte sibérienne.

M. Serge n'eut aucun doute sur l'identité de l'île Wrangel. En effet, entre les deux caps que projette sa côte méridionale, le cap Hawan et le cap Thomas, elle est dominée par un volcan en activité, marqué sur les cartes récentes. Ce ne pouvait être que le volcan aperçu par Kayette et dont la lueur était devenue distincte à la chute du jour.

Il fut d'après cela facile de reconnaître la route suivie par le glaçon depuis sa sortie du détroit de Behring. Après avoir contourné la côte, il avait doublé le cap Serdtse-Kamen, la baie Kolioutchin, le promontoire de Wankarem, le cap Nord, puis il s'était engagé à travers le canal de Long, qui sépare l'île Wrangel du littoral de la province des Tchoukchis.

Vers quels parages le glaçon serait-il entraîné, lorsque le courant l'aurait rejeté hors du canal de Long ? il était impossible de le prévoir. Ce qui devait préoccuper plus particulièrement M. Serge, c'est que, du côté du nord, la carte ne mentionne aucune autre terre. La banquise s'étend sur cet immense espace, dont le centre est formé par le pôle même.

La seule chance de salut à laquelle on pût se rattacher désormais, c'était que la mer se congelât en entier sous l'action d'un froid plus intense — ce qui ne pouvait tarder, ce qui aurait dû se produire depuis plusieurs semaines déjà. Alors la dérive s'arrêterait sur les bords de l'icefield, et, en redescendant vers le sud, les naufragés pourraient tenter d'atteindre le continent sibérien. Il est vrai, la nécessité s'imposait d'abandonner la *Belle-Roulotte*, faute d'attelage, comment feraient-ils, s'ils avaient un long trajet à parcourir ?

Cependant, quoique le vent se tint toujours à l'est, il soufflait, sinon en tempête, du moins avec violence. Mais, dans ces détestables parages, de longues lames déferlantes couraient à grand fracas, et venaient battre l'arête du bloc flottant ; puis, rejaillissant au choc, elles le couvraient en grand, comme le pont d'un navire en cape courante et provoquaient des secousses telles que le glaçon s'ébranlait jusque dans sa partie centrale, à faire craindre qu'il ne s'entr'ouvrit tout à coup. En outre, ces énormes paquets de mer, projetés jusqu'à la *Belle-Roulotte*, menaçaient d'entraîner tous ceux qui étaient dehors.

Aussi, sur le conseil de M. Serge quelques précautions furent-elles prises. D'abondantes neiges étant tombées pendant la première semaine de novembre, il était facile de construire une sorte de digue à l'arrière du glaçon, afin de le protéger contre les lames qui venaient le plus communément de ce côté. Tout le monde se mit à l'œuvre, et, lorsque la neige, convenablement piétinée et battue, se fut durcie sur une hauteur et une épaisseur de quatre à cinq pieds, elle présenta un obstacle aux coups de mer, dont les embruns seuls passèrent par-dessus sa crête. C'était comme une

sorte de bastingage élevé à la poupe d'un bâtiment désemparé.

Pendant ce travail il arriva que Sandre et Napoléon se lancèrent quelques boules de neige et même ne les épargnèrent pas au dos de Cloude-Girofle. Mais, bien que ce ne fût pas le cas de s'amuser, M. Cascabel ne gronda pas d'une voix trop sévère, excepté un certain jour, où une boule, se trompant d'adresse, vint s'appliquer sur le chapeau de M. Serge.

"Quel est le fichu maladroite?... s'écria M. Cascabel.

—C'est moi, père! répondit la petite Napoléone toute décontenancée.

—Fichue maladroite, alors! reprit M. Cascabel. Vous excuserez, monsieur Serge, cette gamine...

—Eh! laissez-la faire, ami Cascabel! répondit M. Serge. Qu'elle vienne m'embrasser, et il n'y paraîtra plus!"

Ce qui fut fait.

Non seulement une digue avait été construite à la partie postérieure du glaçon, mais bientôt la Belle-Roulotte fut entourée d'une espèce de rempart de glace, qui devait la protéger d'une façon encore plus efficace, tandis que ses roues, enfoncées jusqu'au moyeu, lui assuraient une immobilité absolue. Ce rempart montait jusqu'à la hauteur de sa galerie supérieure; mais un étroit couloir ménagé à l'intérieur, permettait de circuler autour. On eût dit un navire en hivernage au milieu des icebergs, et dont la coque est défendue par une cuirasse de neige contre le froid et les bourrasques. Si le glaçon ne s'effondrait pas, les naufragés n'avaient plus rien à craindre des coups de mer, et, dans ces conditions, peut-être serait-il possible d'attendre le moment où l'hiver arctique aurait définitivement pris possession de ces parages hyperboréens.

Mais alors, ce moment venu, il faudrait partir pour regagner le continent! Il faudrait quitter cette maison roulante, qui avait promené ses ses hôtes à travers tout le Nouveau-Monde! Il

faudrait délaissier ce solide et sûr abri de la famille! Abandonnée au milieu des glaces de la mer Polaire, la Belle-Roulotte disparaîtrait dans les débâcles de la saison chaude! (A suivre.)

AUX LECTEURS DU "SAMEDI"

Le SAMEDI vient de publier un code contenant tous les derniers règlements du Jeu de Poker. Ce volume qu'on peut mettre dans sa poche est imprimé sur papier de luxe et très bien relié. Nous invitons tous nos lecteurs à nous donner leur commande immédiatement, vu que le tirage en est limité. Nous ferons une remise libérale à tous nos agents qui voudraient s'en procurer pour vendre chez eux.

Prix du volume 25 centins, franc de port, en vente aux bureaux du SAMEDI.

THEATRE-ROYAL

Semaine commençant Lundi, 3 Sept.

APRES-MIDI ET SOIR

"DAVIS AND KEOGHS COMPANY"

dans un drame du plus haut comique

McFADDEN'S ELOPEMENT

PAR FRANK DUMONT

En la jugeant sur son propre mérite, cette comédie surpasse infiniment la plupart des attractions données à Montréal. Le plus amusant de tous les acteurs comiques irlandais. M. John Kernell et 20 comédiens.

Prix—10c., 20c. et 30c. Sièges réservés, 10c. extra. Plan de la salle visible au théâtre de 9 a.m. à 10 p.m. Semaine suivante: "The Prodigal Father."

QUEEN'S - THEATRE

Semaine commençant Lundi, 3 Sept.

Tous les soirs à 8.15 heures. Matinées Mercredi et Samedi à 2.15 hrs p.m.

Mr et Mme KELLAR

Semaine commençant Lundi, 10 Septembre,

EDMUND COLLIER

l'acteur romantique par excellence dans le nouveau drame à sensation de Garrick et Collier

"THE CROSS ROADS OF LIFE"

avec un déploiement extraordinaire de nouveaux décors et mises en scènes, surpassant tout ce qui a jamais été vu dans aucun théâtre.

Prix—25c., 50c., 75c., \$1.00. Sièges en vente au théâtre de 10 a.m. à 10 p.m., tous les jours, chez Shaw, 228 rue St-Jacques, chez Sheppard et aux hôtels.

Prochainement: "The Black Crook."

PARC ROYAL

OUVERT TOUS LES DIMANCHES

APRES-MIDI ET SOIR

NOUVELLES ATTRACTIONS

Changement de programme chaque dimanche.

Admission, 10 cents

Les chars électriques des rues St-Denis et Amherst se rendent à la porte du Parc.

H. POIRIER

Sellier et Marchand de Valises

1587 RUE STE-CATHERINE

A toujours en mains un stock considérable. Prix très réduits.

Côté de la rue St-Christophe, MONTREAL juillet 7-91

LA PRESSE

JOURNAL QUOTIDIEN

Le plus populaire de tous les journaux français de Montréal

Tous les hommes d'affaires reçoivent LA PRESSE.

Les petites annonces de LA PRESSE sont lues par tout le monde.

Désirez-vous un commis? Annoncez dans LA PRESSE.

LA PRESSE est le véritable intermédiaire entre le patron et l'employé.

Désirez-vous une servante? Annoncez dans LA PRESSE

Les servantes en recherche d'emploi lisent toutes LA PRESSE.

Désirez-vous retrouver un article perdu? Annoncez dans LA PRESSE.

Tout le monde reçoit LA PRESSE.

Désirez-vous un emploi quelconque? Annoncez dans LA PRESSE.

journal possédant la plus forte circulation de tous les journaux français du Canada.

Moyenne par jour pour la semaine finissant le 23 août 1894

36,027

BUREAUX

17 et 71a Rue St-Jacques, Montréal.



LE PLAISIR QUI RECOMMENCE.

A VENDRE

UN

Magnifique Terrain

VACANT

Situé sur la rue St-Denis

Dans le Quartier St-Denis

Grandeur: 50 pieds de front par 127 pieds de profondeur

AVEC RUELLE

S'ADRESSER AU . . .

No 516 RUE CRAIG

OCCASION

A LA LIBRAIRIE

Poirier, Bessette & Cie

No. 516 rue Craig, Montréal

LIVRES DE NOTES

Magnifique Livre de Notes relié im. toile frappée en or, 6 pouces par 3½, contenant 184 pages et un porte-crayon, envoyé par la poste pour 12 cents.

Envoyé franco par la poste au prix ci-dessus marqué.

LE CIGARE



Est Sans Exception le Meilleur Cigare a 10c. du Canada

EN VENTE PARTOUT

Manufacturé par - - - VILLENEUVE & CIE
1200, 1202 et 1204 rue St-Laurent, Montréal

mai 12 - 95

50 ANS EN USAGE !

**DONNEZ SIROP
AUX ENFANTS DU
D^r GODERRE**



POUR
**GUERISON
CERTAINE**
DE TOUTES
Affections bilieuses,
Torpeur du Foie,

Maux de tête, Indigestion, Etourdissements, et de tous les Malaises causés par le Mauvais Fonctionnement de l'Estomac.

oct. 18 94



Nouveau métal pour palais; extra léger nouveau procédé pour blanchir et extraire les dents sans douleur.

A. S. R. BROSSEAU, L.D.S.

av. 1 95 No. 7 RUE ST-LAURENT MONTREAL

J. W. BLANCHET
MARCHAND

19-18 RUE NOTRE-DAME

Tient constamment en mains un assortiment de
Merceries

pour hommes, des plus complets et dans les derniers
prix.
Spécialité: Chemises de toutes sortes faites à ordre,
dans le plus court délai. Tél. Bell 1365.

A. E. De Lorimior, L.L.B. Eug. H. Godin, L.L.B.

DE LORIMIER & CODIN
AVOCATS

Bâtisse du Crédit Foncier Franco-Canadien,
rue St-Jacques, No 30,

TÉLÉPHONE 1937. MONTREAL
avril 7 95

JOSEPH BROSSEAU

Marchand de Bois de Sciage

Constamment en mains les Bois Fraues de
toutes sortes, Pin, Epinette, Pruche, Lattes,
Charpente, etc.

BUREAUX ET CLOS: 1024 RUE STE-CATHERINE
Telephone 6166 mai 1 95

T. A. DUCHARME
AGENT GÉNÉRAL

Immeubles, Prêts, Placements et Assurances

No:15 RUE SAINT-JACQUES

Résidence: 113 RUE ROY MONTREAL

BONNE MESURE



La maman. — Je t'ai donné dix sous, hier, pour que tu fusses tranquille, et l'on dirait vraiment que tu t'efforces aujourd'hui de montrer jusqu'à quel point tu peux être méchant.

Toto. — Précisément; je veux te prouver que tu en as eu pour ton argent hier.

Montréal, 10 juillet 1894.

Le SAMEDI, journal qu'on aime à lire le samedi ainsi que tous les autres jours, pour les achats à bon marché au grand magasin, dans le block du Balmoral, portant le même nombre que l'année 1894.

Vous y trouverez des

CHAPEAUX

En paille d'Italie, en Menala,

Ainsi que tout espèce de Chapeaux pour les grandes chaleurs et pour voyager.

DES CHAPEAUX EN SOIE

Manufacturés aux ateliers, et importés des premières maisons de Paris, Londres et des Etats-Unis.

Il y a quantité de

FEUTRES, DURS ET MOUS

Et de toutes les couleurs, et de différentes formes. Venez en très grand nombre pour les voir.

Une visite vous convaincra.

EDWARD STUART

1894 Rue Notre-Dame

N'achetez pas
un article inférieur.
Le meilleur moyen
pour cela,

ACHETEZ

— LES —

**ALLUMETTES DE
E. B. EDDY.**

21 juil. 95.

The Pirimite Concrete Paving Co.

M. E. DANSEREAU, Propriétaire

ENTREPRENEURS DE

Trottoirs, Planchers de caves et d'écuries,
de cours, de bassins, d'entrées de
parterres (à l'épreuve du froid),
et Planchers imitation
mosaïque

Bureaux: Chambre 217 N. York Life

— ET —
Coin des rues des Allemands et Vitre

mars 31 - 94

C^{ie} Coloniale
CHOCOLATS
QUALITÉ SUPÉRIEURE
Entrepôt général: Avenue de l'Opéra, 19, Paris
DANS TOUTES les VILLES, chez les PRINCIPAUX COMMERÇANTS

LE VÉRITABLE CHOCOLAT DE SANTÉ
CHOCOLAT
DU
Planteur
COMPOSÉ UNIQUEMENT
de CACAO et de SUCRE
A PARIS
Et dans TOUTES LES VILLES, chez les PRINCIPAUX COMMERÇANTS

NOTA. — Les Cacaos en poudre étant toujours privés du Beurre de Cacao, n'ont absolument aucune valeur nutritive; les Chocolats seuls, constituant un aliment complet, leur doivent donc être préférés.

Seuls agents au Canada: LA COMPAGNIE D'APPROVISIONNEMENTS ALIMENTAIRES
DE MONTREAL (Limitée), 87 et 89 rue St-Jacques.